



Suzanne Aubry

FANETTE

LA SUITE

TROISIÈME PARTIE

*un monde
nouveau*

FEMMES

Suzanne Aubry

FANETTE

LA SUITE

TROISIÈME PARTIE

*un monde
nouveau*

 Libre
Expression

« Le présent n'est pas un passé en puissance,
il est le moment du choix et de l'action. »
Simone de Beauvoir

Prologue

*Inverness, Écosse
Printemps 1872*

Malcolm Murray jeta un coup d'œil aux moutons, qui broutaient paisiblement dans un pré non loin d'un promontoire rocheux surplombant la rivière Ness. Un berger de Shetland se tenait à proximité du troupeau, les oreilles dressées, aux aguets. Le jeune homme respira avec joie l'air embaumant les herbes et la résine, indifférent au vent froid et humide qui fouettait son visage et lui glaçait les mains. Même si le climat y était souvent capricieux et maussade, il aimait son coin de pays, avec ses ciels tourmentés, ses montagnes indomptables, ses lochs creusant des sillons émeraude à l'infini...

De lourds nuages roulaient dans le ciel. Un éclair zébra soudain l'horizon et une pluie torrentielle se mit à tomber. Malcolm resta debout sans bouger et sortit la langue pour y accueillir les gouttes d'eau, comme il le faisait lorsqu'il était enfant. Il avait le sentiment d'être en harmonie complète avec la nature, comme s'il était lui-même le ciel, les nuages, les vallons, la rivière.

— Malcolm !

Il reconnut la voix de son père.

— Malcolm !

Un homme trapu à la barbe grisonnante courut dans sa direction. Malcolm sentit sa poitrine se serrer d'appréhension.

— *Dè tha dol, athair?* demanda-t-il en gaélique écossais. Que se passe-t-il, père ?

— *Do mbàthair...* Ta mère... *Mhill an suidheachadh aige...* Son état a empiré... *Cha bhi e fada.* Elle n'en a plus pour longtemps.

Des larmes jaillirent des yeux verts du jeune homme. Sa mère était tombée gravement malade durant l'hiver, qui avait été plus long que d'habitude. Le médecin du village avait diagnostiqué une pneumonie. Elle avait semblé prendre du mieux à l'arrivée du beau temps, mais depuis quelques jours elle crachait du sang. La veille, Malcolm avait vu Ailsa, la vieille servante qui était dans leur famille depuis toujours, sortir de la chambre avec un bol dans lequel trempait un linge taché de rouge.

— *Tiugainn*. Allons-y.

Malcolm siffla son chien.

— *Archie ! Thoir aire do na caoraich !* Archie ! Occupe-toi des moutons !

Père et fils s'engagèrent sur un sentier qui menait jusqu'au village. Leur maison était située en contrebas, près d'un ruisseau. Construit en pierres de la région par l'arrière-grand-père du garçon, le *cottage* avait résisté vaillamment aux innombrables intempéries ; seul le toit de chaume devait être réparé chaque printemps.

Un calme inhabituel régnait à l'intérieur. Malcolm constata que le feu dans l'âtre s'était éteint. Il y jeta quelques bûches et suivit son père dans l'escalier de bois vermoulu. La porte de la chambre qu'occupait sa mère depuis qu'elle était souffrante était entrouverte. Monsieur Murray lui fit signe d'entrer. Une odeur fétide le prit à la gorge ; l'odeur de la maladie. Sa mère était étendue dans un lit, sous un épais édredon. Ses cheveux gris et noir étaient répandus sur l'oreiller. Malgré la chaleur que lui prodiguait la couette, la pauvre femme grelottait et ses lèvres étaient bleuâtres. Malcolm contempla avec douleur son visage pâle et amaigri.

— *Mam... Maman...*

Elle tourna la tête vers lui. Un faible sourire éclairait ses traits exsangues.

— *Calum... Malcolm. Mo ghille. Mon garçon. Tha feum air... Il faut... Feumaidh mi innse dhut...* Je dois te dire...

Elle s'interrompit. Son souffle était saccadé, comme si elle cherchait son air. Son mari mit une main sur son épaule, la mine empreinte de gravité.

— *Colleen... Na abair dad.* Colleen... Je t'en prie, ne dis rien.

— *Feumaidh mi bruidhinn.* Je dois parler. *Tha a'chòir aige...* Il a le droit... *Tha a'chòir aige eòlas fhaighinn air an fhìrinn.* Il a le droit de connaître la vérité.

La longue phrase l'avait épuisée. Elle ferma les yeux. Un faible râle sortit de sa bouche.

— *Mam !* Maman ! s'écria Malcolm, bouleversé.

Elle entrouvrit ses paupières avec difficulté.

— *Chan eil sinn...* Nous ne sommes pas... *do phàrantan fìor...* tes vrais parents...

Le choc fut si brutal que le jeune homme eut l'impression d'avoir été frappé par la foudre. Il s'adressa à son père, la voix tremblante.

— *Dad...* Père... *An e seo an fhìrinn ?* Est-ce la vérité ?

Ce dernier serra les dents sans répondre. Un silence lourd s'ensuivit, ponctué par la respiration sifflante de la mère.

— *Cò mo phàrantan ?* Qui sont mes parents ?

Madame Murray remua les lèvres. Son mari se pencha vers elle.

— *Tha mi a'guidje ort, Colleen.* Je t'en supplie, Colleen. *Na innis dad!* Ne lui dis rien ! *Dè a'phuing ?* À quoi bon ?

La grabataire fixait Malcolm de son regard vitreux. Monsieur Murray demanda à la servante de sortir de la pièce. La vieille femme obéit avec réticence. Son devoir n'était-il pas de rester auprès de sa maîtresse jusqu'à son dernier souffle ?

— *Feumaidh fois a bhith aige.* Il doit savoir, reprit la malade.

Elle s'interrompit à nouveau, aspirant l'air avec difficulté.

— *Bha d'athair...* Ton père... *na thighearna...* était un lord... *Chaidh a ghairm...* Il s'appelait...

Les mots s'éteignirent dans un chuintement inaudible.



Les cloches de l'église sonnaient à toute volée. Une charrette, sur laquelle reposait un cercueil de bois de pin, roulait lentement vers le cimetière sous une pluie battante. Monsieur Murray

marchait la tête dans les épaules, le dos voûté, comme s'il portait un lourd fardeau. Malcolm le suivait, tenant la main de la benjamine, Nelly. Les cinq autres frères et sœurs ainsi que quelques voisins complétaient le modeste cortège, mené par le pasteur du village.

La procession franchit les grilles du cimetière et s'arrêta devant une fosse fraîchement creusée. La pluie s'était transformée en bruine, créant un halo blanchâtre autour des arbres et des pierres tombales. Malcolm observa le trou, surpris de ne rien éprouver, comme si son cœur s'était desséché. Le ministre du culte commença à réciter une prière.

*In your hands, O Lord,
we humbly entrust our brothers and sisters.
In this life you embraced them with your tender love;
deliver them now from every evil
and bid them eternal rest¹...*

Les épaules frêles de Nelly étaient secouées par les sanglots. Malcolm lui serra la main plus fort pour la consoler. Il avait toujours éprouvé de l'attachement pour sa petite sœur. *Ma petite sœur*. Ces mots étaient vides de sens, maintenant.

Deux fossoyeurs s'emparèrent du cercueil et le transportèrent en ahanant vers la fosse. L'un des hommes glissa dans une flaque d'eau et la boîte atterrit avec un craquement sinistre au fond du trou. Un nœud serra la gorge de Malcolm. Ce n'était pas seulement la peine qui surgissait soudain en lui, mais une révolte sourde. Pendant toutes ces années, ceux qu'il croyait être ses parents lui avaient menti sur ses origines. Le sentiment d'unité avec la nature qui l'avait habité alors qu'il gardait les moutons s'était dissous dans un lac insondable. Il ne savait plus qui il était ni d'où il venait.

1. « Entre tes mains, Ô Seigneur, nous te confions humblement nos frères et nos sœurs. En cette vie, tu les as entourés de ton tendre amour; délivre-les de tout mal et donne-leur le repos éternel. »

Tout en écoutant distraitement le pasteur qui récitait une prière pour les morts, Malcolm repensa aux dernières paroles de madame Murray. *Ton père était un lord...* Ces mots n'avaient cessé de tournoyer dans son esprit. Le fait qu'elle ait utilisé l'imparfait l'avait frappé. Son vrai père était-il décédé ? Et qui était sa véritable mère ? Pourquoi ne lui avait-on jamais dit la vérité au sujet de sa naissance ?

Il observa les membres de sa famille rassemblés autour de la fosse et se rendit compte pour la première fois à quel point il était différent d'eux. Lorsqu'il était enfant, il n'était pas conscient de cette différence et, à l'adolescence, bien qu'il ait remarqué qu'il ne ressemblait pas aux siens, cela ne l'avait pas troublé. Ce n'était qu'aujourd'hui, à l'enterrement de Colleen Murray, que le contraste lui sautait aux yeux. Sa chevelure flamboyante, sa stature déjà imposante à dix-huit ans, ses yeux verts : tout le distinguait des autres membres de la famille, qui étaient de taille moyenne, avaient des cheveux noirs et des yeux bruns ou bleus.

Un souvenir pénible lui revint tandis que le pasteur continuait à psalmodier sa prière. Il avait huit ans. À l'école du village, un élève s'était moqué de ses cheveux roux, affirmant qu'il était un *bastard*, un bâtard. Il était rentré chez lui en larmes. Colleen lui avait confié que son arrière-grand-père, celui-là même qui avait bâti leur maison, avait les cheveux roux. « *Is tu ar mac, Calum, gun teagamh sam bith*. Tu es notre fils, Malcolm, n'en doute jamais. » Il avait accepté l'explication de sa mère et ne s'était plus posé de questions à ce sujet jusqu'à ce qu'elle lui révèle la vérité, sur son lit de mort.

*The old order has passed away:
welcome them into paradise,
where there will be no sorrow, no weeping or pain,
but fullness of peace and joy
with your Son and the Holy Spirit*

forever and ever.
*Amen*².

Une première pelletée de terre éclaboussa le cercueil d'un bruit sec. Malcolm leva les yeux vers monsieur Murray, qui fixait la tombe d'un air hagard, les traits altérés par la douleur. Le jeune homme prit une résolution. *Ce soir, je lui parlerai. Je saurai qui est mon vrai père.*



Le soir venu, Bruce Murray s'installa sur la chaise berçante au coin de la cheminée pour fumer la pipe, comme si c'était une journée pareille aux autres, mais ses joues étaient creuses, comme celles d'un vieillard. Malcolm profita du fait que ses frères et sœurs étaient couchés pour s'asseoir en face de lui. Il contempla le feu de tourbe, puis parla d'une voix nerveuse.

— *Tha mi ariwon faighinn a-mach cò mo fhiar athair.* Je veux savoir qui est mon vrai père.

Le vieil homme secoua la tête sans répondre. Malcolm répéta la question. Exaspéré, Bruce frappa les accoudoirs de sa chaise avec ses poings.

— *Bha do mbàthair gòrach. Is mise, d'athair fìor!* Ta mère déli-rait. C'est moi, ton vrai père !

Il fit un mouvement pour se lever, mais Malcolm le saisit par les épaules et l'obligea à se rasseoir.

— *Cumaidh mi thu mar seo gus an innis thu an fhìrinn dhomh.* Je vais vous tenir ainsi jusqu'à ce que vous me dites la vérité.

Bruce Murray n'eut même pas à regarder son fils pour savoir qu'il était sérieux. Malcolm avait toujours été un bon garçon, mais il pouvait être têtu comme une mule, et ses bras étaient si puissants qu'il ne servait à rien de tenter de résister.

2. « L'ordre ancien est mort : accueillez-les au paradis, où il n'y aura ni chagrin, ni pleurs, ni douleur, mais plénitude de paix et de joie avec ton Fils et le Saint-Esprit toujours et à jamais. Amen. »

Après un long silence, Bruce se mit à parler, conscient que ses révélations changeraient à jamais la destinée de celui qu'il avait aimé comme son propre enfant.

— *Bha d'athair na thighearna*. Ton père était un lord.

— *An t-ainm a th'oirre?* Son nom ?

— *Alistair Gilmour*.

Il expliqua à contrecœur que Gilmour avait épousé une riche héritière, Lisbeth Duncan. Ils vivaient dans un grand manoir. Sa femme était morte après avoir donné naissance à un fils. Un serviteur était allé porter le poupon à la ferme, à la recherche d'une nourrice. Colleen, qui allaitait déjà, avait pris le petiot en pitié et offert de s'en occuper. L'homme leur avait laissé le bébé avec une bourse d'argent. Il n'était jamais revenu.

— *Mar sin chum sinn thu*. Alors on t'a gardé.

Malcolm était dans tous ses états. Il venait tout juste d'enterrer celle qu'il considérait comme sa mère, et voilà qu'il apprenait que sa vraie mère était morte en le mettant au monde... *Qui est cet homme qui m'a laissé ici ? Pourquoi mon vrai père n'est-il pas venu me reprendre ?*

— *Agus m'athair ? Dè a thàinig e ?* Et mon père ? Qu'est-il devenu ?

Bruce Murray se racla la gorge. Il avoua qu'Alistair Gilmour avait quitté le pays peu après le décès de sa femme.

— *Càit an deach e ?* Où est-il allé ?

— *Chan eil fhios agam*. Je l'ignore.

Malcolm fixa son père longuement.

— *Chan eil mi gað chreidsinn*. Je ne vous crois pas.

— *Ach is e an fhìrinn a th'ann*. C'est pourtant la vérité.

— *Càit a bheil an taigh mòr ?* Où est le manoir ?

Le fermier lui donna les renseignements avec réticence, puis il le supplia de ne pas se laisser guider par des chimères.

— *Tha do bheatha an seo, còmhla ri do theaghlach*. Ta vie est ici, avec ta famille.



Malcolm se leva à l'aube et, suivant les instructions de Bruce Murray, se rendit à pied au manoir, situé sur les hauteurs d'Inverness. Il lui fallut une bonne heure pour y parvenir, car la route était sinueuse. La demeure, nichée au-dessus d'une falaise, dominait la rivière Ness. Lorsqu'il était enfant, Malcolm la contemplait de loin avec curiosité. On aurait dit un château du Moyen Âge, avec ses tours crénelées et ses toits pentus entourés de filets de brume qui en accentuaient le mystère.

Le cœur battant, le jeune homme s'engagea sur le chemin caillouteux qui y menait. Il n'entendait que le crissement de ses pas sur le gravier, accompagné parfois par un bruissement d'ailes ou le craquement d'une branche. Malcolm fut soudain saisi par le doute. Pourquoi se rendre à ce manoir, si son père n'y était plus ? Il se raisonna, se disant que c'était la seule piste qu'il possédait. Il continua à marcher.

Une fois la côte franchie, il emprunta un sentier. Ce qui avait été autrefois un parc s'était transformé en forêt dense où chardons et fleurs sauvages s'entremêlaient, formant des taillis touffus. Il distingua un muret de pierres au milieu duquel se dressait un portail ceint par deux grilles de fer forgé et il s'en approcha, intimidé. Les grilles étaient munies d'un cadenas rouillé qu'il tenta d'ouvrir, en vain.

Malcolm longea le muret, espérant trouver une brèche dans laquelle il pourrait se glisser. Tout à coup, il entendit un bruit furtif. En levant les yeux, il aperçut un lapin qui détalait ; l'animal disparut dans un terrier. Malcolm s'avança dans cette direction et se rendit compte que, au-dessus du trou où le lapin s'était faufilé, quelques pierres du muret étaient tombées, créant ainsi une ouverture. Elle n'était pas assez large pour laisser passer un homme, mais avec un peu de travail Malcolm réussit à desceller d'autres pierres, dégageant suffisamment d'espace pour s'y introduire.

Le manoir se dressait à distance. Des corneilles survolaient l'une des tours en croassant, ce qui conférait une allure sinistre aux lieux déjà lugubres. Une crainte irrépressible s'empara de

Malcolm. Les paroles de son père lui revinrent. *Ne te laisse pas guider par des chimères. Ta vie est ici, avec ta famille.* Mais le besoin de savoir fut plus puissant que la peur. Il marcha résolument vers la maison. Une voix le fit tressaillir.

— *Cò tha ann?* Qui va là ?

Un homme, portant un kilt traditionnel ainsi qu'un chapeau orné d'une plume, était debout à une quinzaine de pieds de lui et le tenait en joue avec un fusil. Malcolm s'efforça de juguler sa peur.

— *Is e m'aninm Calum Murray. Tha mi a' fuireach air tuathanas, faisg air Abhainn Nis.* Je m'appelle Malcolm Murray. Je vis dans une ferme, près de la rivière Ness.

L'homme braquait toujours son arme. Puis un son métallique retentit : il venait de la charger.

— *Dè tha thu a 'dèanamh an seo?* Que fais-tu ici ?

Malcolm décida de jouer la carte de la franchise. Il expliqua qu'il cherchait son père, Alistair Gilmour. On lui avait appris qu'il avait vécu dans cette maison. L'homme continua à le fixer de ses yeux de braise. Des rides profondes marquaient son visage.

— *Chan eil mac aig a 'Mhorair Gilmour!* Lord Gilmour n'a pas de fils !

Conscient que le fusil demeurait pointé sur lui, Malcolm raconta alors ce que son père adoptif lui avait révélé, tâchant de ne rien oublier. Le vieil homme l'écouta, ne laissant paraître aucune émotion.

— *Thig nas fhaisge.* Approche-toi, finit-il par dire d'un timbre rauque.

Malcolm resta figé. Peut-être que cet étranger n'hésiterait pas à tirer sur lui à bout portant, mais l'intuition lui dicta de lui obéir. Il fit quelques pas, puis s'immobilisa. Le vieillard tendit une main et effleura son menton, comme s'il tentait de vérifier la réalité du jeune homme debout devant lui. Son regard s'embruma.

— *Mo Dhia, tha e coltach ri Alistair aig aois fichead.* Mon Dieu, on dirait Alistair à vingt ans.



Malcolm était installé à une table de réfectoire, dans une cuisine immense qui avait dû être belle et confortable, mais qui avait l'air abandonnée. La panoplie de casseroles en cuivre suspendues à une poutre était couverte de poussière, et le carrelage, autrefois noir et blanc, était enduit d'une couche de suie. De la vaisselle sale s'entassait dans un gros évier de grès. Le vieil homme déposa deux verres et une bouteille de scotch sur la table et s'assit en face de son invité. Il se présenta : Dunn Craig, le métayer de lord Gilmour, puis il remplit les verres à ras bord.

— *Agus thuwa, Calum Moireach, dè a tha a 'dearbhaidh dhombh gur e mac a Mhorair Gilmour a th 'annad gu dearbh?* Et vous, Malcolm Murray, qu'est-ce qui me prouve que vous êtes bien le fils de lord Gilmour ?

Malcolm le regarda droit dans les yeux.

— *Facal mo mbàthar air leabaidh a bàis.* La parole de ma mère sur son lit de mort.

Le métayer poussa un verre devant Malcolm, puis prit l'autre et le vida d'un trait. Il commença à parler de sa voix rocailleuse, racontant qu'une nuit, il y avait de cela dix-huit ans, le 2 mars 1854, dame Lisbeth, l'épouse d'Alistair Gilmour, après un long et douloureux labeur, avait donné naissance à un garçon. Peu après l'accouchement, elle était morte au bout de son sang. Après l'enterrement de sa femme, lord Gilmour lui avait donné l'ordre d'aller porter le nouveau-né chez une famille de fermiers, dans le plus grand secret. Bien qu'il n'ait pas approuvé cette décision, il avait obtempéré. Que pouvait-il faire d'autre ? Le maître reste le maître, quoi qu'il arrive.

Malcolm combattit les larmes.

— *Carson nach robn m'athair ga iarraidh?* Pourquoi mon père n'a-t-il pas voulu de moi ?

Dunn Craig se versa à nouveau du scotch, dont il but une longue rasade avant de répondre, la mine sombre, que lord

Gilmour ne pouvait plus supporter la vue de l'enfant qui avait causé la mort de sa femme. C'est pour cette raison qu'il avait pris la décision de s'en séparer.

— *Tha thu a 'ciallachadh a thrèigsinn !* Vous voulez dire de m'abandonner ! s'écria Malcolm, révolté.

Le métayer lui jeta un regard pensif.

— *Is e Dia a-mhàin am Britheamh againn.* Dieu seul est notre juge.

Le jeune homme but à son tour son verre cul sec, indifférent à la brûlure dans sa gorge. La culpabilité et la colère faisaient rage en lui. Même s'il avait causé la mort de sa mère, qu'y pouvait-il ? Il eut l'intuition qu'une autre raison avait poussé son père à se débarrasser de lui.

— *A bheil fois agad càite an deach e ?* Savez-vous où il est allé ?

Dunn Craig hésita, puis secoua la tête. Malcolm se leva brusquement, faisant tomber la chaise.

— *Is ean m'athair ! Tha còir agam fois a bhith agam !* Il est mon père ! J'ai le droit de savoir !

Le métayer poussa un long soupir, puis il demanda à Malcolm de se rasseoir. Ce dernier redressa la chaise et prit place de nouveau, le cœur rempli d'espoir. Le vieux serviteur lui raconta que son maître était parti au Canada, dans la ville de Québec, où il avait fait construire une maison et un chantier naval, mais qu'il n'avait pas reçu de lettres de lui depuis une quinzaine d'années, et il ignorait ce qu'il était devenu.

Malcolm, éperdu de reconnaissance, lui serra la main. Le vieillard retira la sienne prestement, comme s'il s'était brûlé.

— *Bu choir dhut an àm a dh'fhalbh fhàgail ann an sìth.* Vous devriez laisser le passé en paix.



Malcolm marchait à vive allure vers la maison familiale. Il lui fallait coûte que coûte retrouver son père, même si celui-ci n'avait pas voulu de lui. *Je dois savoir.* Il se répétait ces mots tel

un leitmotiv. C'est dans un état d'esprit enfiévré qu'il rentra chez lui, enfin, là où il avait vécu toute sa vie en croyant être le fils de cultivateurs. Il enfouit quelques vêtements dans un sac de cuir puis rejoignit son père adoptif, qui travaillait dans le potager, un sarcloir à la main. Ce dernier tourna la tête vers Malcolm et essuya la sueur qui coulait sur son front du revers de sa manche.

— *Thèid thu.* Tu vas partir.

Malcolm acquiesça, ému malgré lui. Bruce Murray planta son instrument dans la terre et se dirigea vers la maison de ferme sans dire un mot. Le jeune homme resta debout, les bras ballants, ne sachant comment réagir. Après de longues minutes, son père adoptif revint, tenant un document, qu'il lui remit. Malcolm l'examina. Il s'agissait d'un baptistaire rédigé en anglais, provenant de la Old High St. Stephen's Church.

The Second Day of March 1854, was born Malcolm Kevin Gilmour, son of Sir Alistair Gilmour and Dame Lisbeth Gilmour, born Duncan.

Les signatures d'un pasteur, Hugh Cameron, et du père de l'enfant, Alistair Gilmour, y figuraient. Dunn Craig, le métayer des Gilmour, l'avait paraphé à titre de témoin.

— *Tha seo na dhearbhadh air dearbh-aithne do fhìor phàrantan.* C'est la preuve de l'identité de tes vrais parents, commenta monsieur Murray.

Malcolm éprouva de l'exaltation. Il était vraiment le fils d'un lord ! Il rêvait déjà de ses retrouvailles avec lui. Mais tellement de questions demeuraient sans réponses...

— *Ciamar a fhuair thu an baisteadh seo?* Comment avez-vous obtenu ce baptistaire ? demanda-t-il.

Bruce Murray lui expliqua que le pasteur Cameron, peu avant sa mort, lui avait remis le certificat en lui faisant jurer de ne jamais rien révéler à qui que ce soit, surtout pas à son fils adoptif, par respect pour la volonté de lord Gilmour.

— *Ma bbris mi mo gbealladh, tha e air do sgàth, a bhalaich.* Si j'ai brisé ma promesse, c'est à cause de toi, mon garçon.

Une émotion indéfinissable, faite de gratitude et de remords, gonfla le cœur de Malcolm.

— *Tapaðh leibh airson a b-uile càil.* Merci pour tout.

Monsieur Murray lui donna une bourse et un panier garni de provisions.

— *Gu leòr airson pàigheadh airson do thuras agus mairsinn airson greis.* De quoi payer ton voyage et survivre quelque temps.



Après avoir fait ses adieux à Bruce Murray, lui promettant de lui donner de ses nouvelles, Malcolm rangea la bourse et le panier dans son sac et se rendit à pied au port d'Inverness. Lorsqu'il parvint aux quais, il fit le tour de plusieurs navires, se renseignant sur leur destination. Un recruteur, impressionné par sa stature, l'accosta et lui offrit de travailler comme marin. Malcolm l'informa qu'il souhaitait aller dans le Nouveau Monde, au Canada, dans une ville appelée « Quebec ». L'homme l'entraîna vers un grand bateau à vapeur, le *Prince of Wales*, qui effectuait le trajet de la mer du Nord jusqu'au port de Douvres, au sud de l'Angleterre. De là, lui précisa l'agent, il pourrait s'embarquer sur un transatlantique. L'homme exigea un paiement de cinq shillings pour ce petit service. Malcolm fouilla dans la bourse que son père lui avait remise et déposa la somme demandée dans la main du recruteur. Ce dernier sourit, enfouit la monnaie dans sa poche, puis s'éloigna en sifflotant. Malcolm se présenta au capitaine du navire et lui proposa ses services comme matelot.

— *Na sheòl thu a-riamh?* As-tu déjà navigué ?

— *Chan eil, ach tha mi làidir agus dìcheallach.* Non, mais je suis fort et travaillant.

L'officier refusa de le prendre. La dernière chose qu'il lui fallait, c'était un novice à bord ! Malcolm quitta le bateau,

dépit. Il se rendit compte que le recruteur l'avait dupé. Comment parviendrait-il à destination ? C'est alors qu'il observa des débardeurs qui saisissaient des barils et des caisses empilés sur le quai et les transportaient à bord du *Prince of Wales*. Sans réfléchir, Malcolm s'empara à son tour d'une caisse et suivit l'un des *dockers*. Une fois à l'intérieur, il déposa sa charge sur le pont, puis avisa un escalier et s'y faufila. Il aboutit à un entrepont et s'engagea dans une cursive. Un grondement le fit sursauter. Il comprit qu'il s'agissait des moteurs du bateau. Il descendit jusqu'à la cale, qui regorgeait de marchandises, et s'installa tant bien que mal derrière des sacs de jute sur lesquels le mot « *Flour* » était imprimé. Le vrombissement des moteurs s'accrut. Bientôt, il sentit une secousse. Le navire se mettait en marche.



Le *Prince of Wales* venait de s'amarrer à un quai du port de Douvres. Le trajet avait duré deux semaines, avec des escales dans chaque port tout au long de la mer du Nord. Malcolm avait pu survivre grâce aux provisions de son père adoptif et à la nourriture qu'il avait trouvée à profusion dans la cale : céréales, saucisson, fromage... Un baril contenant de l'eau, qu'il avait réussi à perforer à l'aide d'un canif qu'il portait toujours sur lui, lui avait permis de se désaltérer et de faire une toilette sommaire.

Le grincement d'une écoutille le fit tressaillir. Tapi derrière les sacs de farine, il tendit l'oreille, le cœur battant. Des hommes entrèrent dans la cale et commencèrent à soulever les marchandises. Malcolm attendit le moment propice pour saisir un sac et le placer sur son dos, afin de se faire passer pour un débardeur.

Après avoir atteint le pont supérieur, ployé sous son fardeau, il se dirigea vers la passerelle. Quelqu'un le fixait : il reconnut le capitaine. Il baissa la tête et continua à marcher vers la passerelle comme si de rien n'était, la peur au ventre. Lorsqu'il parvint au débarcadère, il déposa le sac sur une charrette déjà

remplie de provisions et se glissa parmi la foule de passagers et de matelots.



Ayant passé la nuit dans une auberge où il avait pu se sustenter, se laver et se raser, Malcolm déambula dans une rue achalandée et avisa un magasin général, où il se procura un uniforme de la marine marchande. Tout en payant l'habit avec l'argent qu'il lui restait, il s'enquit des transatlantiques qui faisaient la traversée jusqu'au port de Québec. Le nom de « Québec » ne dit rien au marchand, qui lui indiqua toutefois qu'un navire, le *Eddystone*, partirait le soir même à destination de Calais, et entreprendrait ensuite le trajet vers le Canada.

Malcolm, portant son nouvel uniforme, repéra facilement le *Eddystone*. Par chance, quelques officiers devisaient sur le débarcadère. Le jeune homme leur demanda, dans un anglais laborieux, s'il pouvait voir le capitaine. L'un des officiers lui sourit.

— *Tha thu Albannach, nach eil?* Tu es écossais, n'est-ce pas ?

Malcolm acquiesça timidement.

— *Tha mi à Inbhir Nis.* Je viens d'Inverness.

L'homme lui tendit la main.

— *Is mise Ross Burke, caiptean an t-soithich seo.* Je suis Ross Burke, capitaine de ce navire.

Burke l'invita à bord et lui fit visiter le bateau. Rassuré par l'affabilité du capitaine, Malcolm lui fit part de son souhait de travailler comme marin à bord du *Eddystone*.

— *Dè ant-èòlas a th'agad?* Quelle expérience as-tu ?

Malcolm, qui avait tiré une leçon de sa récente mésaventure, affirma avoir été marin sur le *Prince of Wales*. Burke se prit de sympathie pour son compatriote.

— *Dè an rud ònraichte a th'agad?* Quelle est ta spécialité ?

Le jeune homme hésita. Le capitaine le toisa.

— *Chan eil eòlas sam bith agad, a blheil?* Tu n'as aucune expérience, n'est-ce pas ?

Malcolm fut incapable de soutenir son regard. L'officier réfléchit, puis décida de l'engager comme soutier. On lui offrirait une couchette et le couvert. Mais s'il ne faisait pas l'affaire, on le ferait descendre à Calais. Malcolm accepta la proposition, rempli de gratitude. Il demanda à son nouveau supérieur quelle était leur destination.

— *Quebec.*

La réponse le combla de joie.



La traversée dura trois semaines. Comme convenu, Malcolm avait été affecté à la salle des machines. Le travail était dur et épuisant. Malgré sa bonne forme physique, le jeune homme avait les bras endoloris à force de pelleter du charbon dans la soute. La chaleur devenait parfois insupportable, mais au moins il avait pu prendre part au voyage et, en plus, il recevait un petit pécule qui lui serait bien utile une fois à Québec. Par chance, son compagnon de travail, Leo – un marin natif de Liverpool –, l'avait pris sous son aile et avait accepté plus souvent qu'à son tour de relayer son coéquipier lorsque celui-ci était à bout de forces. Malcolm avait du mal à comprendre son accent *cockney*, mais il lui était reconnaissant de son aide.



La sirène du bateau mugit. Des cris d'officiers donnant des ordres se mêlaient au grincement des poulies et au vrombissement des moteurs. Leo donna une tape amicale dans le dos de son coéquipier et lui fit un grand sourire. Ses dents blanches contrastaient avec son visage couvert de suie.

— *We've arrived at last!* s'écria-t-il, joyeux.

Les deux hommes s'élancèrent vers le pont principal. Le va-et-vient des marins était étourdissant. Malcolm respira avec délices le parfum acidulé des embruns mêlé à l'odeur âcre

du charbon. Il contempla l'horizon et aperçut un cap rocheux surplombant l'eau tumultueuse qui brillait de mille feux, tels des diamants.

Enfin, il était arrivé à Québec, la nouvelle patrie de lord Gilmour ! Il murmura, pour lui-même :

— *Gheibh mi lorg ort, athair.* Je vais vous retrouver, père.



Première partie

Réconciliations

I

Paris

Première semaine de septembre 1879

Marie-Rosalie franchit les marches qui menaient à son logement, encore sous le choc de la manière brutale dont monsieur Sylvestre l'avait traitée. Si sa collègue Charlotte n'était pas intervenue, elle n'avait pas de doute que le directeur des ventes du magasin Au bonheur des dames n'aurait pas hésité à la violer.

Une fois à l'intérieur de l'appartement exigü, la jeune femme verrouilla la porte dans un réflexe de prudence et fit quelques pas vers la fenêtre donnant sur une ferblanterie. Elle tenta de mettre de l'ordre dans ses idées. Maintenant qu'elle avait perdu son emploi de pianiste au grand magasin, elle devait réfléchir à son avenir. Elle avait l'intention de continuer à participer aux spectacles du théâtre Gaîté à titre d'accompagnatrice, ce qui lui permettrait de gagner des sous, même modestement, mais elle n'avait toujours pas abandonné son rêve d'étudier au Conservatoire de musique de Paris. Toutefois, elle n'avait aucune idée de la façon de procéder pour y être admise. Il lui faudrait s'y rendre en personne pour se renseigner. Une fois sa résolution prise, elle se mit au lit et s'endormit aussitôt.



Le Conservatoire de musique était situé rue Bergère. Marie-Rosalie contempla la devanture de l'édifice, dont le portail était surmonté de deux statues. Ce lieu avait abrité des professeurs de génie, tels Luigi Cherubini et Hector Berlioz, et formé des

pianistes à la renommée internationale. Comment avait-elle l'impudence de croire qu'elle possédait assez de talent pour y être admise ? Une voix lui chuchotait de renoncer à cette chimère, de ne pas aller inutilement au-devant d'une humiliation. Une autre la mettait au défi : *qui ne risque rien n'a rien*. Elle ouvrit la porte.

À l'intérieur régnait une effervescence qui contrastait avec la majesté du hall, au plafond avec voûtes en croisées d'ogives et au plancher de marbre. Un groupe d'étudiants, partitions sous le bras, discutait avec vivacité. Un employé poussait un chariot sur lequel s'entassaient des éléments de décor. Des hommes tirés à quatre épingles – sans doute des professeurs – conversaient, une pipe ou un cigare à la main. Marie-Rosalie s'approcha d'eux et leur adressa timidement la parole :

— Messieurs, je suis désolée de vous interrompre. J'aimerais m'informer au sujet des auditions pour l'admission au Conservatoire.

Tous se tournèrent vers elle. L'un d'eux la fixa de ses yeux perçants. Il avait le front haut ; des cheveux sombres et fournis encadraient un visage sévère au nez aquilin qu'adoucissaient une moustache et une barbe poivre et sel.

— Pourquoi souhaitez-vous étudier au Conservatoire ? demanda-t-il d'un ton sec.

Elle soutint bravement son regard.

— Je souhaite... m'améliorer.

Convaincue que son interlocuteur jugerait sa réponse naïve, elle rougit. Ce dernier l'observa, les sourcils froncés.

— Quel est votre instrument ?

— Le piano.

— Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus pour le piano, mademoiselle.

Ne sachant quoi répliquer, Marie-Rosalie préféra garder le silence. L'homme poursuivit plus doucement :

— Une myriade de jeunes gens éprouvent l'appel de la musique, mais peu réussiront à en faire une carrière, encore moins à vivre de leur art.

— Je suis prête à prendre ce risque, affirma-t-elle spontanément.

Un sourire s'esquissa sur les lèvres minces de son vis-à-vis.

— À la bonne heure.

Il désigna le fond du hall avec sa canne.

— Vous prenez le couloir à droite et, au fond, vous tomberez sur une porte vitrée où le mot « Admissions » est inscrit. On vous donnera tous les renseignements requis.

— Je vous remercie infiniment, monsieur ! s'exclama-t-elle, reconnaissante.

Il inclina poliment la tête. Marie-Rosalie marcha dans la direction indiquée, le cœur serré par l'émotion. Elle n'eut aucune difficulté à trouver la porte vitrée, qu'elle franchit après avoir frappé. Une femme sans âge, vêtue d'une robe de serge noire, les cheveux blancs coiffés en chignon, était debout derrière un comptoir de chêne. Une épinglette sur son corsage l'identifiait : « Madame Thouvenin, Responsable des inscriptions ». De nombreux dossiers s'empilaient sur des étagères couvrant les murs.

— Oui ? fit-elle d'un ton atrabilaire.

— Je voudrais m'inscrire au Conservatoire.

L'employée l'examina avec dédain.

— Il n'y a que les personnes d'exception qui sont admises dans notre école.

Marie-Rosalie ne se laissa pas décontenancer. Elle déchiffra l'épinglette, « Thouvenin », et songea que cette dame portait bien son nom.

— Eh bien, je fais peut-être partie de ces *personnes d'exception*. On ne le saura pas tant que je n'aurai pas fait d'audition.

Son désir d'être admise à cette école prestigieuse lui conférait une hardiesse qui n'était pas dans son caractère. La responsable serra les lèvres.

— Avez-vous une référence, au moins ?

— J'ai étudié avec madame Fitzgerald.

Ce n'était pas tout à fait exact : Marie-Rosalie avait passé une audition avec la grande cantatrice pour participer au Concours de l'Académie de musique de Québec, mais elle était résolue à

faire flèche de tout bois pour mettre toutes les chances de son côté. L'expression de madame Thouvenin se radoucit.

— Vous faites allusion à Laura Fitzgerald, la cantatrice ?

Marie-Rosalie acquiesça.

— J'ai gagné un concours de piano organisé par elle.

Sans émettre de commentaire, madame Thouvenin lui tourna le dos et disparut derrière une porte. Marie-Rosalie attendit, se demandant si la responsable avait tout bonnement décidé d'ignorer sa requête, mais celle-ci revint vers le comptoir après quelques minutes et y déposa une enveloppe.

— Vous devez remplir ce formulaire et fournir deux lettres de recommandation. Si votre candidature est retenue, vous devrez également passer une audition.

Marie-Rosalie prit l'enveloppe, songeuse. Comment parviendrait-elle à obtenir ces lettres, alors qu'elle ne connaissait personne à Paris ?

— Les prochaines auditions auront lieu au printemps, dans la semaine du 12 avril, pour la session qui commencera à l'automne.

On était presque à la mi-septembre. La jeune femme calcula qu'elle avait sept mois pour se préparer.

— Merci, madame Thouvenin.

— Bonne chance, mademoiselle.

C'était les premiers mots aimables que la secrétaire prononçait depuis le début de leur entretien.



Avant de quitter l'école, Marie-Rosalie décida d'explorer les lieux. Après avoir rangé précieusement l'enveloppe dans son sac, elle monta un escalier de marbre et découvrit une salle de spectacle qui l'éblouit : un lustre monumental fabriqué en lattes de faïence était suspendu à un immense plafond orné de dorures. Des rangées de balcons soutenues par des colonnettes formaient un demi-cercle en face duquel se dressait une estrade permettant

d'accueillir une centaine de musiciens. Un sentiment de joie et d'expectative s'empara d'elle. *Un jour, je jouerai ici.*

Marie-Rosalie redescendit les marches et se dirigeait vers la sortie lorsqu'elle s'arrêta devant une série de tableaux représentant les différents directeurs du Conservatoire de musique depuis sa fondation. Un portrait en particulier attira son attention. Elle le reconnut, médusée. Sous la peinture, un nom avait été gravé sur une plaque en bronze :

Ambroise Thomas, directeur du Conservatoire de musique, 1871-

Il s'agissait de l'homme à la canne qui lui avait indiqué où se trouvait le bureau des admissions... En sortant de l'édifice, Marie-Rosalie pressa le pas ; elle avait hâte de regagner son logement et de parcourir le formulaire d'inscription à loisir. Le soleil roux de l'automne jetait des lueurs mordorées sur les murs et les trottoirs. L'avenir lui sembla soudain rempli de promesses.



II

Québec
Octobre 1879

Depuis que Marguerite Grandmont l'avait mise à la porte du journal *L'Époque* pour avoir pris la défense d'Oscar Lemoyne – qui avait osé écrire un article sur son ancien amant, Lucien Latourelle, soupçonné de vol et de meurtre –, Fanette n'était pas restée les bras croisés. Elle était devenue un membre actif du Cercle des femmes pour le progrès, un regroupement qui prônait un meilleur accès à l'éducation pour les jeunes filles, des salaires décentes pour les institutrices, des secours pour les filles-mères et le retour du droit de vote pour les femmes propriétaires. Elle participait à de nombreuses réunions et avait même été invitée à donner une conférence sur Olympe de Gouges, une militante sous la Révolution française qui avait écrit la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, affirmant haut et fort l'égalité entre les hommes et les femmes. En avance sur son temps, Olympe de Gouges avait été guillotinée en 1793, en pleine Terreur, et sa *Déclaration* avait tristement sombré dans l'oubli.

En plus de ses activités au Cercle, Fanette consacrait une ou deux journées par semaine au refuge Le Bon Samaritain afin de donner un coup de main à sa mère, servant de la soupe aux pauvres du quartier qui faisaient la queue pour se nourrir, soignant les vieillards, berçant les nourrissons, réconfortant les jeunes filles enceintes qui avaient été abandonnées par le père de l'enfant. Cela sans compter les soins du ménage, la planification des repas et les visites occasionnelles des jumeaux, Isabelle et Hugo, qui revenaient à la maison lors des jours de congé, et les

événements politiques auxquels elle participait parfois aux côtés de son mari. Elle continuait d'écrire à sa fille aînée presque tous les jours, mais n'avait toujours pas reçu de réponse de sa part, ce qui contribuait à sa mélancolie.

Malgré son emploi du temps chargé, Fanette s'ennuyait du journalisme. La fébrilité d'une salle de rédaction, la fièvre de la tombée, le plaisir d'écrire et de voir ensuite son article imprimé, l'odeur de l'encre et du papier, jusqu'au bruit infernal de la presse rotative lui manquaient. Sa nostalgie s'était accentuée lorsqu'elle était passée devant la façade de *L'Époque* : du carton couvrait les larges fenêtres et une affiche « À vendre » avait été placardée sur l'immeuble. Tant d'espoirs réduits à néant...

Fanette avait entendu dire qu'en France Hubertine Auclert avait fondé une gazette, *La Citoyenne*. Ah, si seulement elle en avait les moyens financiers, elle lancerait un nouveau journal qui témoignerait des sujets qui la passionnaient, mais elle ne recevait aucun salaire pour le temps qu'elle consacrait au Cercle des femmes et au refuge ; elle ne pourrait se hasarder de nouveau dans une aventure aussi coûteuse, surtout après l'échec cuisant de son *Journal de Fanette*, qui avait cessé de paraître, faute d'abonnés, près de deux ans auparavant.

Pour échapper à son vague à l'âme, Fanette travaillait sans compter ses heures, mais elle était consciente que le bénévolat ne parvenait pas à lui seul à combler son besoin d'accomplissement. Après quinze années de mariage, son amour pour Julien était demeuré intact, mais elle avait compris qu'il était illusoire d'attendre de son mari qu'il assouvisse tous ses désirs ou qu'il soit le seul horizon de son existence. Elle vivait donc avec un sentiment de manque, comme une sculpture ou un tableau inachevé.



Lorsque Fanette revint du refuge, Julien l'attendait, la mine préoccupée.

— J'ai à te parler.

Il la fit asseoir dans son bureau tandis qu'il se servait un verre de porto, sous l'œil anxieux de sa femme.

— Un vote de confiance a eu lieu à l'Assemblée législative. Le Parti national a été battu. Le gouvernement vient de tomber. Le Parti conservateur exercera dorénavant le pouvoir.

— Mon Dieu... Que vas-tu devenir ?

Julien avala l'alcool en une rasade.

— Je retourne sur les banquettes de l'opposition, dit-il avec une note d'ironie.

Fanette comprenait l'étendue de son désappointement. Son mari s'était tellement investi dans son rôle de ministre des Affaires sociales... Le sort semblait s'acharner sur eux, mais elle tâcha de rester optimiste.

— Tu pourrais démissionner et revenir à la pratique du droit. Julien secoua la tête.

— Il me faudrait partir de zéro, ouvrir un bureau, rebâtir une clientèle... De toute manière, ce serait lâche de ma part d'abandonner mon parti en pleine débâcle.

Fanette reconnaissait bien là les qualités de cœur de son mari, qui ne laissait jamais tomber les siens dans l'adversité.

— Tu verras, même dans l'opposition, tu réussiras à mettre des bâtons dans les roues des conservateurs et à leur faire regretter d'avoir pris le pouvoir !

Julien lui sourit avec gratitude.

— Je ne sais pas ce que je deviendrais sans toi.

— Pas grand-chose, répondit-elle d'un ton gentiment moqueur.



III

Paris

Mi-mars 1880

Après sa visite au Conservatoire de musique, six mois auparavant, Marie-Rosalie s'était procuré les partitions des deux œuvres qu'elle devait interpréter pour son audition : la *Sonate en si mineur* de Liszt et la *Fantaisie en fa mineur D. 840* de Schubert. Les pièces étaient extrêmement exigeantes, quoique fort différentes l'une de l'autre. La première demandait une grande virtuosité technique, et la seconde, une sensibilité et une émotion à fleur de peau. Entre-temps, elle avait reçu la date officielle de sa convocation au Conservatoire : le mercredi 14 avril, à dix heures du matin. Il lui restait à peine un mois pour se préparer.

Chaque jour, Marie-Rosalie se levait à l'aube et se rendait au théâtre Gaîté pour y répéter sans relâche les deux œuvres, n'abandonnant le piano que pour manger sur le pouce. Elle continuait à travailler durant l'après-midi, puis, après avoir avalé une bouchée, se changeait et se maquillait pour le spectacle. Une fois la représentation terminée, bien qu'elle tombât de fatigue, elle se remettait au piano jusqu'à ce que ses yeux s'embrouillent et que ses mains soient endolories. Parfois, elle était si épuisée qu'elle posait la tête sur le clavier et s'endormait.

Un matin, monsieur Guérard la surprit, jouant la sonate de Liszt. Intrigué par son choix musical, le directeur du théâtre lui demanda pour quelle raison elle dépensait tant d'énergie « pour un chef-d'œuvre, soit, mais qui a pris de la poussière ». Marie-Rosalie lui fit alors part de son intention de se présenter au Conservatoire de musique. Il en fut particulièrement ému.

— Ma chère enfant, quel honneur, quelle joie ! s'exclama-t-il, des larmes aux yeux. Vous avez tout le talent pour réussir. Vous deviendrez une grande pianiste, c'est votre vieux fou de Guérard qui l'affirme haut et fort !

Quant aux deux lettres de recommandation exigées par le Conservatoire pour présenter sa candidature, Marie-Rosalie avait écrit à Mrs. Fitzgerald, qui lui avait répondu avec célérité et enthousiasme. Non seulement l'ancienne cantatrice lui avait fait parvenir un témoignage des plus éloquents en appui à sa demande, mais elle y avait également joint celui du réputé compositeur Calixa Lavallée, qui avait assisté au concours de l'Académie un an et demi auparavant et pouvait attester de son « sens musical et de sa technique pianistique impressionnante ».

Lorsque Marie-Rosalie revenait chez elle et croisait madame Loiseau dans le hall ou sur le palier, la logeuse lui reprochait gentiment de ne pas prêter assez attention à sa santé : « Vous maigrissez à vue d'œil, ma petite, bientôt, on ne vous verra plus ! »



La veille de l'épreuve, la jeune femme ne réussit pas à trouver le sommeil tellement elle était nerveuse. Étendue sur son lit, les yeux ouverts, elle repassait dans sa tête les deux partitions qu'elle connaissait par cœur, marquant le rythme avec ses mains, comme si elle eût été un chef d'orchestre. Les notes formaient une armée défilant sans relâche dans son esprit enfiévré.

Lorsque le soleil apparut, étourdie par ce déferlement perpétuel, elle se leva et ouvrit la fenêtre pour prendre un peu d'air. Le chant doux et mélancolique d'un merle s'éleva dans la brise matinale. Elle l'écouta, charmée par la beauté de la mélodie, qui lui parut un bon présage.

Ne ressentant pas la fatigue malgré sa nuit blanche, Marie-Rosalie fit sa toilette et s'habilla. Madame Loiseau eut l'amabilité de lui monter un plateau contenant du pain et du café au lait.

— Vous avez besoin de vos forces pour passer à travers cette audition, déclara-t-elle.

— Vous êtes trop gentille ! s'exclama la jeune femme.

Madame Loiseau fut si touchée qu'elle toussota.

— Ce n'est rien, voyons ! Allez, je vous souhaite le mot de Cambronne.

Devant la mine éberluée de sa protégée, la logeuse expliqua qu'il s'agissait d'une vieille expression en usage chez les acteurs pour souhaiter bonne chance à leurs collègues avant une représentation, sans avoir à prononcer le mot « chance » qui, selon la tradition, portait malheur.

— Qui était ce Cambronne ?

— Un général sous les ordres de Bonaparte. Lors de la bataille de Waterloo, il aurait dit « Merde » face à l'ampleur de la défaite. Comme les acteurs sont des gens polis, au lieu d'employer ce terme, ils ont adopté « le mot de Cambronne ».

Après le départ de sa logeuse, Marie-Rosalie se rendit compte qu'elle mourait de faim et mangea avec appétit. C'est d'un pas alerte qu'elle se rendit au conservatoire, avec les deux partitions usées à force d'avoir été manipulées, qu'elle avait soigneusement rangées dans un porte-documents. Elle n'avait pas l'intention de s'en servir, puisqu'elle les savait par cœur, mais elle serait rassurée de les avoir à portée de main. Le souvenir pénible de son trou de mémoire lors de son audition chez madame Fitzgerald l'avait profondément marquée ; elle ne voulait plus jamais revivre une telle angoisse.

La beauté des marronniers en fleurs, l'éclat des primevères et des jonquilles, le parfum pénétrant des giroflées qui essaïmaient dans les parcs la comblèrent d'une joie pure, comme elle en avait éprouvé parfois dans son enfance. Le moment approchait où elle donnerait enfin la pleine mesure de sa passion pour la musique et de sa soif inextinguible d'apprendre.

Lorsque Marie-Rosalie parvint au bâtiment du conservatoire, baignant dans une lumière opalescente, sa joie fit place à une appréhension sourde. Serait-elle admise en ce lieu qui

n'accueillait que les meilleurs élèves ? Saurait-elle se distinguer parmi cet aréopage de talents ? Il lui fallut tout son courage pour pousser la lourde porte.



IV

L'audition avait lieu dans la magnifique salle qu'elle avait entrevue lors de sa première visite. Lorsqu'elle y entra, un jeune homme en larmes se trouvait sur le seuil. Il marmonna de vagues excuses et sortit comme une flèche. C'était sans doute un candidat.

Troublée, Marie-Rosalie s'avança lentement dans l'allée centrale. Elle remarqua aussitôt un piano à queue trônant sur la scène, qu'éclairait une myriade de lampes.

Madame Thouvenin, la responsable des inscriptions, vint à sa rencontre.

— Bienvenue, mademoiselle Grandmont. Vous pouvez prendre place. Le jury vous attend.

— Merci, madame Thouvenin, murmura Marie-Rosalie, plus morte que vive.

La jeune femme se dirigea vers l'estrade, serrant son porte-documents contre sa poitrine. Au passage, elle entrevit des silhouettes diffuses dans une rangée de fauteuils ; il s'agissait sans doute des membres du jury. Elle reconnut Ambroise Thomas, le directeur du Conservatoire.

Après avoir franchi les quelques marches qui menaient au podium, elle s'avança vers le piano, un Pleyel, la même marque que l'instrument que possédait Mrs. Fitzgerald. Elle disposa les partitions sur le lutrin et s'installa sur le banc. Ses mains étaient moites et glacées. Elle les essuya le plus discrètement possible sur les pans de sa robe. La sarabande de notes qui s'était déployée dans sa tête durant la nuit s'était tue, remplacée par un silence abyssal.

Des toussotements se firent entendre. Marie-Rosalie tourna la tête vers la salle. Les ombres immobiles d'une dizaine de personnes se dessinaient dans la demi-pénombre. Un visage lui parut familier. *Oublie le jury. Concentre-toi.* Elle jeta un coup d'œil aux partitions, mais ses yeux s'embrumaient, elle ne voyait que des noires, des croches, des doubles croches qui s'entrechoquaient sur les portées. *Oublie les partitions. Contente-toi de jouer.*

Des notes s'égrenèrent. Elle se rendit compte que c'était ses mains qui parcouraient les touches et couraient sur le clavier, comme si elles appartenaient à un autre corps que le sien. *Lento. Adagio. Andante. Moderato. Allegro. Presto. Prestissimo.* Les tempos se succédaient rapidement, elle sentait la douceur de l'ivoire sous ses doigts, *vivace, presto, prestissimo*, plus rien n'existait hormis l'instrument, ses mains, la musique qui jaillissait du clavier.

Une voix coupante s'éleva.

— Merci, mademoiselle Grandmont.

Marie-Rosalie continua à jouer, emportée par son élan.

— Merci, mademoiselle ! Nous en avons assez entendu.

C'était le directeur du Conservatoire. Marie-Rosalie s'arrêta, en nage, le cœur battant à tout rompre.

— C'est que... je n'ai pas terminé la pièce... souffla-t-elle.

— Nous avons tout ce qu'il nous faut. Vous pouvez partir, merci.

Marie-Rosalie se leva, mais dut s'appuyer sur le piano, car ses jambes ne la soutenaient plus. Des larmes se mirent à rouler sur ses joues. Elle savait maintenant qu'elle ne serait pas admise. Son rêve venait de se briser là, sur cette scène, devant ce jury impitoyable. Elle reprit ses partitions en tremblant, les rassembla n'importe comment, tâchant de juguler les sanglots qui lui seraient la gorge. Elle remonta l'allée, le regard rivé sur la moquette rouge qui couvrait le plancher. Elle aurait voulu disparaître, ne plus éprouver cette douleur qui lui vrillait la poitrine.

Une fois parvenue à la porte, elle eut une pensée pour le jeune homme en pleurs qu'elle avait croisé et compris son chagrin. « Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus », lui avait dit

monsieur Thomas. Comme il avait raison ! Au moment de sortir, elle sentit une main lui effleurant le bras.

— Vous avez oublié ceci.

Cette voix... Florian Duverger, son ancien professeur de musique, était debout devant elle et lui tendait son porte-documents.



La troisième et dernière partie de *Fanette* : la suite replonge les lectrices et les lecteurs dans des intrigues passionnantes où l'amour, les conflits et les mystères abondent, sous la plume d'une grande écrivaine.

Ne pouvant exercer sa profession de journaliste tant que son mari est au pouvoir, Fanette s'engage dans le Cercle des femmes pour le progrès, alors que le Québec se transforme au gré des premiers pas du féminisme et des mouvements ouvriers. Marie-Rosalie, sa fille aînée, se retrouve seule à Paris, sans ressources financières, et décide de se présenter au Conservatoire de musique. De son côté, Madeleine Portelance, craignant d'être accusée du meurtre de son ancien amant, prend la fuite en France avec sa compagne. Échapperont-elles au redoutable chef de police Georges Duchesne ? À la Jeune Lorette, les fantômes du passé refont surface, bouleversant l'existence jusque-là paisible d'Amanda.

Suzanne Aubry est diplômée en écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada. Sa saga *Fanette* a conquis le cœur du public avec plus de 100 000 exemplaires vendus. Elle est également l'autrice de pièces de théâtre, d'un recueil de contes, d'un livre jeunesse et de cinq autres romans, dont *Ma vie est entre tes mains*, finaliste au Prix des cinq continents de la francophonie 2016. Elle est présidente de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ) depuis mai 2017 et a reçu l'Ordre du Canada en 2022.

